

que nous sommes, après tout, ce qui lui reste de papa! ses enfants...

L'âme ardente de Madeleine Valdas se révoltait alors, et son cœur s'endurcissait au point de méconnaître l'affection de sa mère...

Mme Valdas était orpheline lorsque son mari l'avait épousée; il ne lui restait que quelques parents éloignés avec lesquels elle avait gardé peu de rapports par la suite. Le banquier, de son côté, avait perdu sa mère très jeune et son père était mort quelques années après son mariage, de sorte que sa veuve se trouva dans un isolement complet. Elle avait bien de nombreuses relations, de ces amis mondains qui étaient de toutes les fêtes données dans le magnifique hôtel qu'Henri Valdas s'était fait bâtir dix ans auparavant et qu'on citait comme une des plus somptueuses demeures de Lille mais après les visites de condoléances, d'usage en pareille circonstance, après les consolations banales prodiguées à la veuve et aux orphelins, la plupart s'éloignèrent, les uns retournant à leur vie d'affaires, les autres—les femmes surtout—commentant à leur façon la mort du banquier, l'attitude de sa femme et de ses enfants, chacune disant son mot, et jugeant l'événement d'après son caractère propre.

—Pauvre Luce! c'est un coup terrible pour elle; un ménage si uni!

—Bah! laissez donc! elle se consolera bien vite. Les chagrins bruyants ne durent guère! ce sont des feux de paille. Elle est jeune, riche, elle se remariera.

La jalousie et l'envie—ces deux défauts si communs dans tous les rangs de la société—perçaient dans les propos et les conversations échangées par les soi-disant amies de la jeune veuve. Luce Valdas était si belle, si bonne et si riche! Que de raisons pour la jalouser! Sa vie, toujours pure et honnête, ne donnant aucune prise à la calomnie, il fallait bien se rattraper sur autre chose! Et l'on critiquait son luxe, son élégance, ses fêtes, ses réceptions—où l'on n'avait jamais manqué d'assister pourtant—et certaines—les plus méchantes—avaient même jusqu'à déclarer qu'après tout elle était trop heureuse cette petite, et qu'il fallait bien que quelque ombre vînt obscurcir ce ciel sans nuages.

Parmi les rares amis de son mari qui lui restèrent fidèles, Mme Valdas en distingua un surtout dont les délicates attentions, les prévenances discrètes la touchèrent profondément. Et lorsqu'il fallut désigner un tuteur pour ses enfants ce fut au professeur Duperray que la jeune veuve s'adressa spontanément, sentant qu'elle avait en lui un ami sûr et loyal.

Touché par ce témoignage d'estime et de confiance, M. Duperray ne marchandait pas son dévouement à Mme Valdas. Se croyant sauvegardée par la différence d'âge qui existait entre eux—Luce n'avait guère que trente-sept ans et le professeur frisait la soixantaine—la jeune veuve se laissa aller à la sympathie qui l'attirait vers cet homme distingué, d'éducation parfaite et de manières séduisantes. L'affection respectueuse, les attentions délicates qu'il lui témoignait la touchèrent profondément. M. Duperray sut gagner, presque à son insu, cette nature aimante et timide, qu'un rien froissait, qu'une parole brusque meurtrissait, qui

avait besoin de tendresse comme la fleur a besoin de soleil. Après avoir été son conseiller, il devint son confident et un beau jour, Luce s'aperçut avec effroi qu'elle aimait le vieux professeur dont la présence lui était devenue, pour ainsi dire, indispensable. Tout lui paraissait sombre et désolé lorsqu'il n'était plus là... Au contraire, auprès de lui, elle se sentait rassérénée, elle se reprenait à la vie, à l'avenir...

Et un jour, elle lui dit tout cela... Ebloui, ne pouvant croire à son bonheur, Monsieur Duperray qui, de son côté, avait été séduit par le charme enveloppant qui se dégageait de la jolie Luce Valdas, lui fit à son tour l'aveu de ses sentiments.

Mais un obstacle restait entre eux: la grande fortune de la veuve. L'opinion ne manquerait pas d'accuser le professeur de basse cupidité: on dirait qu'il avait su profiter de son influence sur Madame Valdas pour accaparer son argent!

Luce eut raison de tout: M. Duperray continuerait à occuper sa chaire à la Faculté; de cette façon, les mauvaises langues se tairaient forcément. Et, vaincu par son propre amour, le professeur avait épousé la veuve d'Henri Valdas!

Ils étaient mariés depuis deux ans, et le temps n'avait fait que resserrer leur affection. Gérard et Liette, de leur côté, aimaient tendrement leur jeune belle-mère. Fred Valdas avait trouvé dans son beau-frère un ami dévoué, presque un Mentor, et il subissait, sans s'en rendre compte, l'influence de Gérard, qui ne lui ménageait pourtant ni les blâmes ni les reproches.

Quant à Madeleine, elle s'était montrée irréductible. Ne connaissant guère les Duperray, elle éprouvait à leur égard une antipathie instinctive et les considérait comme de véritables aventuriers, qui avaient abusé de la faiblesse de sa mère. Elle ne pouvait comprendre que Mme Valdas se fût remariée! A ses yeux, c'était faire injure au mort, à ce père qu'elle avait adoré, et dont le souvenir restait encore vivace dans sa mémoire comme aux jours de sa vie.

—Quelle lâcheté! gémissait-elle, dans ses accès de rage folle. Trahir ainsi la foi jurée! ne pas rester fidèle à celui qui l'a tant aimée! Ne pouvions-nous donc lui suffire?

Et elle enveloppait sa mère dans le même mépris que ces Duperray abhorrés!

—Jamais je ne remettrai les pieds dans cette maison qui était celle de mon père, pour y voir sa place usurpée par un intrigant! avait-elle déclaré à Mme Valdas, qui la suppliait de venir vivre auprès d'elle.

Ses études terminées, elle continua donc à habiter le couvent où elle avait résolu de rester jusqu'à sa majorité.

Mais une circonstance imprévue vint déranger les projets de la jeune fille. Les religieuses, obligées de quitter la France, à la suite du décret qui supprimait les congrégations, durent s'exiler en Belgique et se séparer de leurs élèves, leur nouveau local trop exigü ne leur permettant pas de recevoir une seule pensionnaire.

Madeleine Valdas, forcée de s'incliner comme les autres devant cette décision irrévocable, se vit alors dans la triste nécessité de rentrer au foyer, momentanément du moins.